

**EMMANUEL
GUIBERT**

MIKE
RÉCIT

SYGNE

GALLIMARD

MIKE

Collection dirigée par Thierry Laroche

**EMMANUEL
GUIBERT**

MIKE
RÉCIT

SYGNE GALLIMARD

P. 241, Jack Lemon, *Landfall Press: Twenty-five Years of Printmaking*,
© Milwaukee Art Museum.

© Éditions Gallimard, 2021.

J'ai dessiné chaque jour, en surabondance, pendant une cinquantaine d'années. Je pensais ne jamais cesser de le faire à moins d'y être contraint par un handicap.

J'ai arrêté. Rien ne m'y obligeait. Ce n'était pas volontaire, c'est venu graduellement. Des jours, des semaines, des mois ont passé sans un seul dessin et j'ai laissé courir cette diète. Elle coïncide avec la rédaction de ce livre.

En application de la loi qui veut qu'on parle surtout de ce qui nous démange et qu'on ne fait pas, c'est un livre sur le dessin. La collection qui l'accueille est ainsi conçue qu'on ne peut y montrer aucune image, pas même en couverture. Mes lecteurs aussi seront au régime sec.

I. DESSINE

Mike et Gloria passent par Paris.

Juliette m'a parlé d'eux. Je sais qu'ils ont la soixantaine, que Mike est architecte. Un architecte-dessinateur. Les architectes de sa génération sont tous plus ou moins dessinateurs mais lui, c'est un vrai dessinateur d'observation. Un artisan du bois, aussi. Un marcheur, joueur de tennis, pêcheur à la mouche. Gloria est enseignante retraitée d'anglais et d'espagnol. Ils sont nés dans la même communauté d'origine slovène d'un patelin du Wisconsin. Ils se connaissent depuis le jardin d'enfants. Ils ont une fille et deux petites-filles.

Mike et Gloria partagent leur vie entre Minneapolis (Minnesota, au nord des États-Unis) et Santa Fe (Nouveau-Mexique, au sud), deux maisons où Mike s'est aménagé des ateliers. À Minneapolis, ces dernières années, ils étaient les voisins d'en face de Juliette. Juliette a dirigé les missions clandestines

de Médecins sans frontières en Afghanistan entre 1979 et 1989, pendant l'occupation soviétique. J'ai raconté une de ces missions dans une bande dessinée intitulée *Le photographe*, par la voix et les images de Didier Lefèvre, le reporter-photographe qui l'a accompagnée. On y voit Juliette et son équipe franchir à pied des montagnes de plus de cinq mille mètres pour installer des dispensaires dans des villages pilonnés par la guerre. Au seuil des années quatre-vingt-dix, elle est partie vivre à Minneapolis en compagnie de John, un médecin d'urgence américain adjoint à cette mission. Après une dizaine d'années de vie commune, John et Juliette se sont séparés. Juliette est revenue en France avec leur fille, Alexandra. C'est à ce moment-là que je l'ai connue.

Ce soir de septembre 2007, Juliette m'invite à dîner chez elle, du côté des Grands Boulevards. Je rencontre Mike et Gloria. Mike est grand et doux. Il ne parle pas français. Gloria comprend le français mais ne s'aventure pas à le parler. Leur allure me rappelle la fin des années soixante, le temps de leur jeunesse et de ma petite enfance. Gloria porte les lunettes rondes et le chignon d'une étudiante des campus américains engagée contre la guerre au Vietnam. Mike a perdu des cheveux au sommet du crâne mais les a conservés longs dans le cou. Le couple est relax. Il ne crépite pas de ces décharges électriques qui font l'ordinaire de tant d'autres. Ça ne l'empêche pas d'être

drôle. On s'amuse pendant le dîner. Quand Gloria rit, elle a la larme à l'œil, qu'elle va cueillir derrière ses lunettes avec l'index plié.

Mike et moi échangeons nos carnets de croquis en cours. Autant de bâtiments dans le sien que de visages dans le mien. Il note des églises en pierre, des granges en bois, des huttes en pisé. Je note des têtes de passagers dans l'autobus. Autour, on note le décor. Parfois, ce décor prend toute la place. Il dessine une pomme, moi un rocher. Ici, une silhouette sur du blanc. Là, le paysage sans un chat.

Ses dessins sont bons. Pas facile de représenter des architectures et leur contexte à main levée, en proportion, sans repentir, debout devant le motif, le carnet appuyé à l'estomac.

Mike dit qu'il a beau scruter le monde depuis l'enfance, il ne l'a jamais assez vu. Sa façon de l'apprendre, c'est de le noter. Quand il l'a bien noté, il peut fermer les yeux et continuer d'en profiter dans l'ensemble et le détail. Dessiner, ce n'est pas tant accumuler des carnets sur une étagère que s'incorporer le monde et en être toujours occupé. C'est aussi, grâce à une mémoire des formes entretenue, faire dialoguer le monde présent et celui des souvenirs. Tirer constamment des traits entre ce qu'il voit et ce qu'il a vu.

Il ajoute qu'on pratique une très vieille activité. Il aime les activités qui ont fait leurs preuves depuis

au moins vingt-cinq mille ans. Il déteste qu'on lui explique que, vu l'insalubrité de la Terre, il faut songer à plier bagage et se préparer au départ pour Mars dans des environnements toujours plus moches. (Mon copain Alan, dont il sera aussi question dans ce livre, disait : « Nous n'irons nulle part ! » en tapant du poing sur la table, ce qui faisait sauter sa bière dans son bock.) La Terre, Mike en redemande. Il veut rester. Il signe des bâtiments qui sont l'émanation minérale et végétale de l'endroit où ils poussent. Il aime compter les brins d'herbe depuis la chambre à coucher, servi par la meilleure technologie. Il tient la technologie par ses deux pointes : l'avant, où les nouveaux outils apparaissent, l'arrière, où les anciens outils disparaissent. Il se sert des deux.

En arrivant à Paris, la veille, ils sont allés chez Idem, une imprimerie lithographique de la rue du Montparnasse où je travaille de temps en temps, pour acheter mon coffret de lithographies sur le Japon. Mike s'intéresse à la lithographie, il la pratique aussi.

Quand on s'avise qu'il est plus de minuit, on doit se forcer pour quitter la table.

Ils vont repartir dans leur Minnesota, on ne se verra pas souvent mais on a la perspective de rendez-vous réguliers. Tant mieux, ça me frustrerait de les perdre à peine trouvés. Depuis une petite trentaine d'années, Mike accompagne tous les ans en Europe des étudiants en architecture de l'Illinois pour les

faire dessiner sur le motif. Il a vu arriver l'ordinateur, les habitudes de dessin traditionnel se raréfier, s'éloigner du papier et de l'observation. Il leur enseigne à se poser devant un motif et à le dessiner artisanalement, en prenant le temps de comprendre, d'apprécier et de retenir.

On se quitte devant la station de métro Bonne-Nouvelle.

*

Deux ans passent et, dans l'intervalle, on partage quelques repas, toujours à Paris. Il commence à être question que j'aille les voir en Amérique. Mike voudrait que je le rejoigne à Santa Fe, où il travaille la litho chez un maître imprimeur nommé Jack Lemon, comme l'acteur de *Certains l'aiment chaud* mais avec un seul *m*. Mike me répète : une pierre t'attend à Santa Fe (la technique de la lithographie consiste depuis la fin du XVIII^e siècle à dessiner et peindre sur une pierre calcaire). On rigole avec ça, on le chante façon Willie Nelson : « There's a stooone waiting for you in Santa Feeeee. » Il me pousse à la roue, il insiste pour que je vienne. Fin 2008, voyant que je n'arrive toujours pas, il fait venir la montagne à moi ; il ne m'apporte pas la pierre mais des calques spéciaux qui permettent de faire de la lithographie n'importe où, de la lithographie de reportage, le genre de matériel

que j'ai utilisé au Japon. Je ne fais pas ce voyage à Santa Fe et j'ajoute, à ma courte honte, que les calques restent vierges. Quand je vais aux États-Unis en 2009, Mike et Gloria n'y sont pas. Ils sont à Kigali, au Rwanda, où vivent leur fille Andrea et sa famille.

Subitement, Mike déclare une maladie qui change la donne.

*

Il nous annonce son cancer du foie peu de temps avant de revenir en France.

À son arrivée à Paris, on dîne de nouveau chez Juliette. Il y avait, l'année précédente, quelqu'un de florissant qui couvait mais ne savait pas. Maintenant, il sait. Il est d'un courage lucide, un courage qui fait la part de l'espoir et de l'angoisse. La chose troublante, c'est qu'il n'a pas mal, il ne souffre pas physiquement. Il héberge un ennemi intérieur mais ne ressent pas de symptômes. Ce qui l'affecte, c'est son traitement et la tension psychologique.

Nous avons une vie dirigée un peu de la même manière, lui et moi. On est deux dessinateurs, deux pères d'une fille unique, on a un certain nombre de points communs. Et l'un de nous est face à la mort. J'ai vécu les mêmes circonstances avec Alan Cope, l'ami au bock de bière dont j'ai parlé plus haut, auquel je consacre une biographie en bande dessinée

depuis une vingtaine d'années, mais Alan et moi étions très différents. Alan était vraiment quelqu'un d'autre. Coïncider avec cet autre était gratifiant parce que nous devions parcourir un chemin, combler de grands espaces. Nous partagions la complicité de l'affection, celle du travail en commun, mais il y avait aussi beaucoup de distance. Je ne savais jamais ce qu'il allait dire quand il ouvrait la bouche. Dans les livres où je raconte sa vie, je ne peux pas le faire parler hors de ce qu'il m'a dit, je ne peux rien inventer. En de nombreuses occasions, depuis sa mort, j'ai pensé : là, il est évident qu'il serait content, ou contrarié, mais ce qu'il dirait à la lettre, je suis incapable de le deviner. Alors qu'avec Mike, on a une relation en miroir. Il est beaucoup plus pratique et entreprenant que moi (comme disait Alan en parlant de certains de ses amis : « C'est un bien meilleur homme que moi »), je n'ai pas épousé la fille dont j'étais amoureux à six ans, mais pour le reste, nos portraits coïncident assez.

Alan se comportait en pédagogue et même sa maladie, il me l'a enseignée. Il n'a jamais abusé de sa position de malade mais il ne m'a pas épargné non plus. J'ai été confronté à tous les aspects de son cancer, du début à la fin. Il voulait que je sois dans le vrai, que je voie nettement son état pour le comprendre et agir en conséquence. Pour m'aguerrir, aussi. Il avait fait la Seconde Guerre mondiale dans une unité de reconnaissance des blindés de l'armée américaine.

C'était le contraire d'un guerrier mais il avait appris que la réalité doit être prise comme elle vient. Son nom de famille, Cope, signifie en français faire face, tenir tête, se débrouiller.

Mike, qui n'a pas autant besoin de moi qu'Alan parce qu'il n'est pas isolé, ne m'expose pas à sa maladie. Il m'en informe. Il n'est pas muré dans son secret, comme certaines personnes qui décident de cacher leur état, ni totalement stoïque. Son attitude est un composé de franchise et de pudeur qui lui ressemble.

En dépit des traitements, il a encore la force et l'envie de travailler. Il se fixe l'objectif de concevoir un livre dans lequel il présenterait une synthèse de ses dessins et de ses textes. Il me propose d'en rédiger la préface. On évoque les mêmes sujets que lors de nos rencontres précédentes, dessiner, écrire, publier, mais Mike n'attend plus des réponses plaisantes à des questions plaisantes, il veut des réponses essentielles à des préoccupations qui jouent contre la montre. Ses forces, est-ce qu'il les préserve en se reposant ? Est-ce qu'au contraire, il les brûle en sachant que ce qui va le faire vivre pendant un certain temps risque de le tuer plus vite ? C'est harassant de pondre un livre, surtout une telle somme, avec un tel enjeu testamentaire. Il n'est même pas assuré de l'achever.

Je suis frappé de l'intensité avec laquelle il me demande des avis que je n'aurais pas songé à lui donner. Une maladie mortelle travaille dès son diagnostic

à éloigner un individu des autres. Mike sent ce danger et résiste. Il me maintient à son contact. Pas question de nous séparer, nous devons intensifier l'amitié. Il mène l'amitié depuis le début. Je le sens toujours plus dynamique, plus spontané que moi. L'achat du coffret de lithos, l'envoi des calques, les propositions de le rejoindre à Santa Fe étaient des invites auxquelles je n'ai répondu par aucune initiative de même ampleur. Il a toujours un coup d'avance. C'est lui qui tire l'attelage. Pourtant, il témoigne que je peux lui donner des forces et ça m'en donne. Je l'encourage à faire ce livre. Je serai là à chaque phase à laquelle il voudra bien m'associer. Je n'ai pas la seule arrière-pensée qu'il lui faut un os à ronger pour moins se ronger lui-même. Il doit se lancer parce que son tempérament et sa pratique de dessinateur l'y invitent. Le dessin, quand il n'est pas routinier, exige toujours d'essayer. Assembler et mettre en valeur ses dessins est aussi intéressant que dessiner. Mike va réfléchir, soupeser, choisir, présenter, faire ce qu'il a toujours fait. Il a éprouvé sa vie entière à quel point ces activités sont bienfaisantes si elles sont tendues vers un but concret. Il sait bâtir des maisons, il saura bâtir une anthologie.

*

Mike retourne à Minneapolis et commence à concevoir son livre. Il m'envoie des fichiers des premiers

chapitres. J'accède à des croquis que je n'ai jamais vus, qui témoignent de ses voyages tous azimuts, Amérique, Asie, Europe, Afrique... c'est un dessinateur analytique, attentif aux proportions, maître de ses moyens mais sensuel, aussi, soucieux de l'ambiance, de la lumière. Il touche bien sa bille en aquarelle. Ses poèmes, comme les derniers poèmes d'Alan, disent l'angoisse, l'insomnie, le sommeil surchargé de rêves par les substances chimiques, l'attente, la beauté du monde qui va disparaître.

En recevant ses textes et ses images, je suis frappé de tout ce qu'il a accompli. Une évidence désagréable s'impose : cet homme que je regarde comme encore jeune et que j'imaginai connaître mieux au fil du temps peut légitimement faire un mort, puisqu'il a beaucoup vécu. Pensée absurde, si on considère qu'un nouveau-né est déjà assez vieux pour mourir, mais je la dis comme je l'ai eue.

La dernière fois qu'il vient à Paris avec Gloria, il conduit ses élèves, à mon invitation, aux Arènes de Lutèce. Des arènes romaines exhumées au XIX^e siècle, avec un amphithéâtre à ciel ouvert, des gradins, des arbres. Les jeunes s'assoient au soleil et on leur parle de dessin. Je présente mon travail. Je m'adresse à eux mais ne lâche pas Mike du coin de l'œil, sous sa casquette et ses lunettes noires. Il a dévissé vite. Je l'ai connu costaud et plein de sève, le voici maigre, halestant, embarrassé dans sa marche. Son courage, son

opiniâtreté à transmettre ce qu'il sait m'impressionnent. Gloria est à côté de lui, attentive à chacun de ses pas.

*

Le livre de Mike sort. On s'écrit beaucoup à ce moment-là, je reçois des mails presque chaque jour. Je participe à distance, je vois arriver des photos de la cérémonie de lancement, Mike en train de dédicacer. Il a l'air heureux. Les Américains sont bons pour organiser et vivre ce genre de circonstances. Et puis, le bouquin existe, il s'intitule *Draw. Dessine, ou Dessiner*. J'en reçois un exemplaire par la poste. Un énorme boulot mené à terme. Je ne suis pas fâché que la mort, qui se fout du tiers comme du quart et n'a pas voulu qu'Alan voie paraître notre premier livre, laisse Mike publier le sien.

Il continue à dessiner et peindre. Il m'écrit : « Je me fatigue vite à cause de la chimio mais si je m'assois et dessine, je suis bien. » Il espère une escapade à Santa Fe en janvier. « Je rêve toujours un peu de toi et moi faisant de la litho là-bas. » La phrase me remue. Pourquoi n'ai-je pas fait ce voyage de Santa Fe les années précédentes ?

Je pars en Italie à Noël, dans ma belle-famille. Ma femme et notre fille prolongent leur séjour. J'ai du boulot et rentre seul à Paris. Quand j'arrive à la

maison, je trouve un message de Gloria. Recrudescence du cancer, des taches prolifèrent sur les voies digestives et les poumons, d'autres sont apparues sur le cerveau, on arrête le traitement. Mike est épuisé, c'est la fin.

Il m'est arrivé, comme à tout un chacun, de ne pas être là pour serrer des mains au bon moment. Je ne veux pas vivre ça avec lui. Je demande à Gloria : est-ce une bonne idée que je débarque à Minneapolis ? Elle me répond : on t'attend. J'informe Juliette de mon voyage. Elle me ménage l'accès à sa maison, la maison d'en face, qui lui appartient toujours. Mike m'écrit : « Ma table est assez grande pour qu'on dessine à deux. J'ai une table lumineuse, pas aussi bonne qu'à l'atelier de Santa Fe, mais ça ira. »

Il pourrait baisser le rideau, considérer que plus rien n'a d'importance, s'abandonner à l'épuisement et s'isoler avec ses proches. Non, il ne démord pas de ce qu'il me propose depuis notre rencontre : nous n'avons jamais dessiné côte à côte, nous devons le faire.

II. TRENTE ET UN DÉCEMBRE

Je m'envole. Changement à Amsterdam. Un gars en civil de la police des frontières américaine, avec la mine impavide des Vopos d'Allemagne de l'Est que j'ai connus avant la chute du mur de Berlin, me mitraille de questions sur moi, sur ce voyage, sur Mike et Gloria. Comment se fait-il, si ce sont des amis tellement proches, que je ne leur aie encore jamais rendu visite chez eux ? Que je ne puisse dater avec exactitude leur dernier passage en France ? Pourquoi ne vont-ils pas m'héberger ? Qu'est-ce que j'irai faire dans la maison d'en face ? À qui est-elle, cette maison d'en face ? En quoi consiste mon métier d'auteur de bande dessinée ? Puis-je citer quatre titres de mes livres ? (Il m'interrompt au premier.) Ai-je des éditeurs aux USA ? Lesquels ?

Mes bredouillis plaident pour moi, il me laisse passer le portique. J'ai eu le temps de craindre qu'il ne me renvoie dans mes pénates. La police n'a pas

d'autre atout pour nous rassurer que de nous effrayer. Je le vois, en m'éloignant, cuisiner le passager suivant. Ce n'était certes pas mon tour de poser des questions mais je lui aurais bien demandé comment il peut encore converser, le soir, à la table du dîner, après une journée de ce sacerdoce.

Second avion. Ma voisine m'aborde parce que je dessine. Elle se livre. Moi aussi, je lui dis ce que je vais faire à Minneapolis. J'ai moins d'épiderme que d'ordinaire et la nécessité de parler à quelqu'un se fait plus pressante. Ce qu'elle dit, je l'oublierai entièrement. Pas faute de m'y accrocher, pourtant, mot à mot. Quand on est inquiet, on écoute mais on n'entend pas. Tout juste si je me rappellerai son visage.

En fin de parcours, il se fait tard pour les passagers. Les hublots sont aveuglés et les lumières éteintes. Ma voisine dort. Je n'y arrive pas et je me balade pour distraire l'ankylose. Dans un sens du couloir, je vois les écrans de télévision, très lumineux, se découper sur les dos noirs des sièges. Ils jouent des films d'action. On dirait des images de la Terre, en bas, où l'homme est occupé à s'étriper. Images du passé, gars en cuirasse et casque à crinière. Images du présent, bagnoles pulvérisées dans les rues de nos grandes villes. Images du futur où, non contents de s'être éliminés entre humains, il faudra encore se coltiner les singes. Et tout ça, muet, dans le bruit de cascade des réacteurs de l'avion. Comme si on était trop loin du

sol pour entendre les pan-pan-pan et les cris. Au bout du couloir, je repars dans l'autre sens. Là, je vois les passagers éclairés par les écrans. Est-ce parce que j'ai la mort en tête ? Ils sont tous morts. Comme si une balle perdue des films leur avait troué le plastron. La plupart ont les yeux fermés et la bouche ouverte, tête basculée en arrière, en avant, sur le côté. Certains ont été préparés par les pompes funèbres, on leur a mis un masque sur les yeux, des boules Quies (« pour les empêcher de couler » comme disait Alan, qui avait été infirmier légiste), un petit oreiller gonflable autour du cou. D'autres cadavres ont la tête sous une couverture. Ceux qui sont éveillés n'ont pas l'air plus vivants. La seule chose qui bouge en eux, c'est la petite télé qu'ils ont dans chaque prunelle. Elle peint leur buste en jaune, en rouge, en bleu. Je voudrais les dessiner mais il fait trop sombre. Je vois à peine mes mains. Dommage. La chapelle ardente de la cabine, les télévisions en guise de cierges et tous ces visages affaissés, ça ferait un bon dessin, très macabre. Les dessins qu'on ne dessine pas sont tous des chefs-d'œuvre.

Quand je suis pris d'une émotion, le dessin me permet de la manutentionner. Si je n'ai pas la ressource de dessiner, elle m'envahit et me fait penser. Penser sans rien faire est désagréable ; c'est mastiquer un chewing-gum dont le goût s'en va vite et qui ballonne. Dessiner la vie me la fait voir comme un spectacle. À

ce moment précis, je suis empêché de la dessiner et elle devient trop vraie. La drôlerie disparaît tout de suite. La métaphore aussi. Les morts redeviennent vivants. Les morts étaient pittoresques, les vivants sont effrayants. Notre vulnérabilité me saute aux yeux. Suspendus dans le ciel, à la merci d'un boulon mal vissé.

*

J'arrive dans ce grand aéroport de Minneapolis-Saint-Paul. J'ai donné rendez-vous à Gloria, je n'ai pas de téléphone portable et je dois la retrouver. Il y a une quinzaine d'issues possibles, je ne sais pas quelle est la bonne, c'est la nuit... je suis toujours un gamin dans ces circonstances-là. J'ai beau essayer de me donner des airs, mon bide est en capilotade, ma tête gamberge, mon cœur bat trop fort, je transpire, je me représente toutes sortes de difficultés. Je suis remis à ma place, dans la peau d'un gars pas dégourdi qui attend que les autres règlent ses problèmes.

Exceptionnellement, ce soir de réveillon dans le Minnesota, il n'y a pas de neige. Il fait froid et humide. J'attends, j'attends... les énormes bagnoles qui tournent se ressemblent toutes, les visages des conducteurs sont à contre-jour des phares, l'espace est envahi par les nuages des pots d'échappement. Je crois voir Gloria partout et ne la vois nulle part.

J'ai des numéros de téléphone en poche, je vais trouver un préposé de l'aéroport à qui je demande si je peux passer un coup de fil. Cet homme est l'exact contraire du cerbère d'Amsterdam, c'est tout de suite l'espèce de chaleur et de bienveillance américaines, le sens du service, il me prend sous le coude, il est là pour m'aider, il me permet de téléphoner sans me demander un rond. Gloria m'indique précisément la porte à laquelle elle va arriver et on se retrouve. Je grimpe dans sa voiture, on roule vers la maison. On est heureux d'être ensemble. Les épreuves servent à ça, on se serre les coudes comme jamais. Je vois la gratitude dans son regard pour les biscuits que j'apporte à son couple en état de siège. Ce que je vois aussi, c'est une inflammation qui ensanglante son œil gauche, coquard hérité de la guerre qu'elle mène contre l'angoisse et l'épuisement. Ce rouge fait d'autant plus tache sur son visage qu'elle est blanche comme un linge.

Elle me fait un topo sur tout ce qu'ils sont en train de traverser. Il n'y a pas un mot qu'elle prononce dont je n'admire l'économie et la justesse. Les gens bien parlent bien. Et plus ils sont au pied du mur, mieux ils parlent.

Elle me raconte le jour où ils ont appris la maladie. Le coup de massue. La discussion entre eux au sortir de chez le médecin, dans cette voiture. Comment ils ont envisagé la fin. L'émotion avec laquelle ils sont

arrivés au même constat qu'ils n'auraient pas pu vivre mieux qu'ensemble. Tout ce à quoi il faut renoncer. Le si peu de temps qu'il reste. La certitude de la mort, l'incertitude de l'heure. La torture des mois passés, l'encore plus de torture des mois à venir. L'incrédulité devant tant d'épreuves. Le soulagement, malgré tout, que Mike continue de ne presque pas souffrir physiquement. Mais s'il souffre si peu, pourquoi doit-il mourir ? La bouleversante façon qu'il a de décliner en restant lui-même, ce qui lui épargne l'hôpital et les autorise à continuer de partager leur lit. La hantise que l'hôpital, malgré tout, soit inévitable. La détresse d'anticiper une situation que, pour avoir rencontré Mike au jardin d'enfants, elle n'a jamais connue : la vie sans lui.

Je n'aime pas les voitures. La seule circonstance où elles m'intéressent, c'est l'échange de confidences. J'ai eu mon lot de conversations importantes dans des voitures, roulant ou à l'arrêt, spécialement la nuit. Le confessionnal, c'est le meilleur usage qu'on puisse faire d'une voiture. Pour baiser, on est mieux dans un lit mais pour parler, rien de plus propice. La façon dont les visages sont éclairés ou sombres, dont les voix résonnent, le fait de n'être pas assis face à face mais côte à côte, le paysage par les vitres, cet habitacle qui n'est ni dedans ni dehors, tout ça invite à aller loin dans ce qu'on dit.

Gloria fait allusion à une soirée de réveillon organisée par des voisins où, peut-être, nous passerons briè-

vement tous les trois. Ça me semble en contradiction avec ce qu'elle vient de me dire de l'état de Mike, mais j'ai l'habitude que les gens me surprennent. On part pour une veillée funèbre et on se retrouve à un réveillon (le contraire est plus souvent vrai). La vie est coutumière de ces retournements, c'est comme ça qu'elle nous distrait.

*

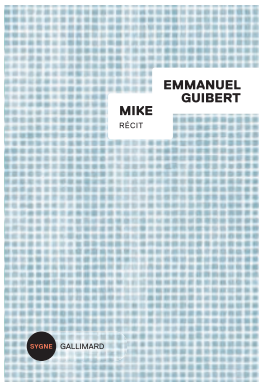
On est à quelques rues de chez eux. Je regarde ce que la nuit et les lumières laissent deviner des quartiers résidentiels de Minneapolis. Il est près de huit heures du soir, l'heure où je suis né. Est-ce pour ça qu'elle m'a toujours fait tant d'effet ? Je ressentais un grand trouble, enfant, quand il fallait interrompre le foot pour prendre une douche, dîner, dormir. L'un après l'autre, les copains dégarnissaient les rangs. Jusquelà, nous avions fait mine de ne pas nous apercevoir que le jour baissait, qu'on y voyait de moins en moins. Les défections rendaient menaçante la tombée de la nuit. D'ici quelques minutes nous serions dans l'impossibilité de continuer à jouer. Toute notion de plaisir s'éteignait d'un clic. J'essayais encore de shooter, de courir, de gueuler pour rassembler les troupes. L'enjeu de la partie basculait. Il ne s'agissait plus pour quatre garçons d'en affronter trois autres, mais de repousser ensemble le raz-de-marée de

J'ai eu un ami, Mike, architecte américain, qui partageait son temps entre le Minnesota, le Nouveau-Mexique et de nombreux voyages avec sa femme, Gloria, rencontrée au jardin d'enfants quand ils avaient six ans. Ce qui nous unissait le plus étroitement, c'était notre pratique commune du dessin d'observation. Se mêler le plus possible à la vie alentour, carnet et crayon en main, et la représenter. Mike a fait, comme moi, au fil des années, des dizaines de milliers de dessins. Il est tombé malade, s'est battu un an et demi, puis s'est senti succomber. À quelques heures de sa mort, il a souhaité que nous nous livrions ensemble à une sorte de cérémonie. J'ai pris un avion pour Minneapolis.

E. G.

Comme toujours chez Emmanuel Guibert, l'amitié est au cœur de l'œuvre. Mais dans ce premier livre sans images, où le sens de l'observation, la précision de l'écriture et la pudeur des sentiments servent une vision généreuse de la nature humaine, l'auteur de bande dessinée révèle un talent d'écrivain.

Emmanuel Guibert, né en 1964 à Paris, est l'un des maîtres de la bande dessinée contemporaine. Il est notamment l'auteur de *La guerre d'Alan*, du *Photographe* et d'*Ariol*. Après de nombreuses distinctions en France et à l'étranger, le Grand Prix de la ville d'Angoulême lui a été remis en 2020 pour l'ensemble de son œuvre.



Mike
Emmanuel Guibert

Cette édition électronique du livre
Mike d'Emmanuel Guibert
a été réalisée le 16 décembre 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072830525 – Numéro d'édition : 344624).
Code Sodis : U22461 – ISBN : 9782072830556.
Numéro d'édition : 344627.